

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

17 février 2019

Pascale Renaud-Grosbras

Textes :

Jérémie 17,5-8 1 (Co
15,12-20)

Luc 6,17-26

Notes bibliques

Le Sermon dans la plaine représente le premier long discours de Jésus. Il a appelé les premiers disciples et a choisi les Douze, et une grande foule le suit car il guérit ceux qui s'approchent de lui. Le discours lui-même ne s'adresse pas qu'aux disciples, car toute la foule l'écoute ; on peut cependant se poser la question de ce qui différencie l'écoute des uns et l'écoute des autres. Le Sermon se découpe en trois parties ; seule la première (les bénédictions et les malédictions) fait partie de notre péricope, c'est celle qui est explicitement destinée aux disciples (v. 20 « il leva les yeux vers ses disciples »).

Matthieu a fortement remanié les paroles de Jésus pour écrire le Sermon sur la montagne ; Luc, lui, ne semble pas beaucoup les actualiser. Il est probable que la source des deux évangiles soit la même et qu'elle soit très proche de la version de Luc ; il s'agirait du premier grand discours du Jésus historique, tel qu'il a été transmis à la fois par écrit et dans la tradition orale. Pour autant, Luc ne se contente pas de rapporter des paroles ; il construit son texte de façon à éclairer la façon de le comprendre : c'est sur le fondement de l'amour de Dieu que l'éthique du Sermon dans la plaine prend son sens.

Les béatitudes, ici, sont une promesse eschatologique pour ceux qui sont capables de comprendre. Du point de vue de l'écriture du texte, sans doute Luc en rapportant cet épisode souhaite-t-il rappeler à ceux qui le lisent la signification de leur baptême, qui les engage d'une façon toute particulière dans ce monde, avec pour horizon le Royaume. Le genre littéraire de la béatitude relève, dans l'Ancien Testament, de la littérature de sagesse et de la littérature poétique ; la péricope de l'AT retenue ici (Jr 17,5-8) en est un exemple ; elle fait écho également au Ps 1. Une béatitude contient souvent une promesse eschatologique et elle est parfois opposée à une malédiction : c'est la forme retenue par Luc. Elle est souvent à la troisième personne ; Luc a écrit à la deuxième



personne, s'adressant plutôt à un « vous » à la fois individuel et communautaire.

Notons enfin que contrairement à la version de Matthieu, dans celle de Luc Jésus redescend de la montagne pour prononcer son discours, faisant écho au personnage de Moïse qui, ayant reçu sur la montagne la révélation, apporte ensuite au peuple la Loi de Dieu. La question qui se pose est de savoir si le texte qui nous est ici transmis est à prendre comme une nouvelle loi, ou comme l'appel à une éthique radicalement autre, fondée sur la « suivance » des disciples.

Analyse

Lc 6,17-19, l'introduction narrative – Luc nous montre une foule composée de Juifs (issus de Judée et de Jérusalem) et de païens (issus de la région de Tyr et de Sidon) qui va vers Jésus, comme une foule en exode. Elle veut l'entendre et se faire guérir : il est à la fois prophète et guérisseur. La force (*dunamis*) qui émane de Jésus évoque la lumière qui émane de Moïse, mais sa puissance ne se suffit pas à elle-même : c'est par un discours que la Parole de Dieu va parvenir à ceux qui écoute. Chez Luc, les guérisons ouvrent à une parole qui vient dire le Royaume.

Lc 6,20-23, les quatre béatitudes – La première occurrence du mot traduit par « bienheureux » chez Luc est en Lc 1,45, dans les paroles d'Elisabeth lors de la visite de Marie : « Bienheureuse celle qui a cru... ». Lorsqu'une femme dit à Jésus « Bienheureux le sein qui t'a porté, bienheureuses les mamelles qui t'ont allaité ! » (Lc 11,27), il répond aussitôt : « Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! » Pas de bonheur donc sans l'écoute active d'une parole qui ouvre à la foi, à la confiance. Ce n'est pas pour autant un bonheur béat, mais une disposition d'esprit qui consiste à comprendre les signes des temps, au point que la béatitude en devient paradoxale : « Voici, des jours viendront où l'on dira : Bienheureuses les stériles, bienheureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité ! » André Chouraqui traduit *makarios* par « en marche ! » : le bonheur dont il est question ici est dynamique, paradoxal, il est fondé sur une écoute qui met en mouvement.

Dans l'AT, la métaphore qui désigne l'éloignement de Dieu est celle de la luxure ; pour Luc, il s'agit plutôt de l'attitude envers l'argent et la propriété. Si les hommes sont heureux, ce n'est pas à cause de leur pauvreté, c'est parce qu'il ne sont pas empêchés par les richesses d'être en relation avec Dieu. Ceux qui sont rassasiés manquent du « manque », de la faim, qui tourne vers la source de la vraie satiété : Dieu. Ceux qui pleurent manquent de consolation et en connaissent la source. Ceux qui sont persécutés comme les prophètes ont leur source de joie en Dieu. C'est une promesse eschatologique qui a déjà des effets dans le présent. Les exégètes insistent sur la dimension de justice sociale sur laquelle insiste Luc.

Lc 6,24-26, les quatre malédictions – Le grec *ouai* est dérivé de l'hébreu et signifie « hélas », « malheur », souvent dans le sens de « malheur à vous » (on trouve ainsi chez Luc au chapitre 11 une longue série

d'interpellations par Jésus des pharisiens et des docteurs de la loi) ; c'est par ce mot aussi pour la malédiction de Judas : « Malheur à l'homme par qui il est livré ! » (Lc 22,22).

Ceux à qui sont destinées les malédictions ici ne sont pas maudits : ils sont plutôt prévenus du risque qu'ils courent s'ils ne changent pas. Leur consolation, ils la possèdent déjà, il n'en viendra pas d'autre. Le Royaume est le lieu du renversement des valeurs. On trouve là un écho du *Magnificat* (Lc 1,51-53) : la contestation des pouvoirs en place n'est pas que pour demain, elle se vit dès aujourd'hui parce que Dieu prend le parti de ceux qui se savent manquer.

Dans la deuxième partie du Sermon dans la plaine qui s'ouvre ensuite, Jésus décline la règle d'or qui est formulée au v. 31 : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux », dans une logique de surabondance qui oppose l'amour à la simple justice.

Proposition de prédication

« Maudit soit l'homme qui met sa confiance dans un être humain, qui prend la chair pour appui, et dont le cœur se détourne du Seigneur ! » L'auteur du livre de Jérémie était un fin connaisseur de la nature humaine. Il savait bien que le penchant naturel du cœur humain, c'est de se glorifier lui-même. C'est de compter sur ses propres forces, toujours. Même pour accomplir les œuvres de Dieu. C'est de compter sur sa propre intelligence. Même pour expliquer les paroles de Dieu. C'est de compter sur sa propre importance dans le monde. Même pour glorifier Dieu sur la terre comme au ciel. C'est comme ça et il faut bien faire avec : notre cœur nous pousse vers nous-mêmes. Pas vers Dieu. Nous préférons toujours être rassurés sur nos propres forces, notre propre intelligence, notre propre importance dans ce monde, que sur l'amour infini que Dieu nous porte. Au fond, ce que nous sommes nous porte à croire que nous pouvons mieux vivre par nous-mêmes qu'avec Dieu. Ça s'appelle de l'incrédulité. C'est refuser de faire confiance à Dieu plutôt qu'à nous-mêmes. Et c'est notre penchant naturel.

Mais ! Car il y a un mais ! Dieu ne se contente pas de ce que nous sommes ; il nous appelle à autre chose. Il nous appelle à être ses enfants. Il nous appelle à écouter le Christ et à être ses disciples.

Au chapitre précédant le texte de Luc que nous avons lu, il y a ce moment extraordinaire de l'appel des premiers disciples, les apôtres. Ils laissent tout et ils le suivent. Il leur fait une promesse, celle d'utiliser leurs dons de pêcheurs pour les envoyer dans le monde, pêcher des hommes. Et aussitôt, ils laissent tout en plan, filets, bateau et même leur père, pour suivre Jésus. Ils étaient sans doute fiers d'être pêcheurs avec la fierté du travail accompli qui permet de nourrir une famille. Mais tout à coup, c'est comme si cette fierté ne pouvait plus être au centre de leur vie. Comme si tout, absolument tout, devait être abandonné quand résonne l'appel de Jésus.

Et Jésus les emmène à sa suite. On peut imaginer la surprise de ces hommes devant celui-là, qui guérit tous ceux qui souffrent. Il n'hésite pas à s'approcher de ceux qui ont un comportement étrange et même parfois violent, les lunatiques, les démoniaques. Il n'hésite pas à leur parler, à les toucher et à opposer à leur étrangeté et à leur violence la douceur de la parole qui apaise et des mains qui guérissent. Les premiers disciples, qui étaient

habitué à être au milieu de l'eau dans le silence, se retrouvent au milieu d'une marée humaine qui doit hurler, bouger et se démener pour mieux voir le fabuleux guérisseur et pour réclamer sa pitié. Toute leur vie est bouleversée, mais on ne sait pas ce qu'ils font, au juste. Ils suivent Jésus avec la foule, ils sont invités avec lui chez un collecteur de taxes, ils l'écoutent raconter des histoires, mais ils n'ont pas l'air d'avoir un rôle glorieux ou quoi que ce soit de spécial à faire. Qu'est-ce qui les distingue de la foule, au fond ? Pas grand-chose. Tous les autres suivent Jésus parce qu'ils ont été guéris et bouleversés par la bonne nouvelle. Mais eux... Ils suivent Jésus parce qu'il les a appelés, c'est tout. Ils ne font rien, à proprement parler – sinon obéir.

C'est quand Jésus monte sur une montagne pour prier que les disciples se distinguent de la foule. D'ailleurs, les disciples ne sont plus seulement les quelques hommes qu'il a appelés alors qu'ils pêchaient, parce qu'après avoir prié, il en appelle d'autres pour les rejoindre. Ils seront douze désormais, y compris Judas, celui qui deviendra un traître.

Regardez : ils sont descendus de la montagne. Ils sont dans une plaine, sur un endroit plat. Seuls les plus proches voient Jésus, mais tous, nous dit le texte, sentent qu'une force sort de lui. Il y a ceux qui le suivent, ceux qui ont été appelés, les douze ; et il y a tous les autres. Lorsque Jésus lève les yeux, ce sont ses disciples qu'il voit, ceux qu'il a appelés, ceux qui le suivent à cause de cet appel. Tout autour se tient la foule qui le suit partout, une foule immense. C'est la foule du peuple qui l'écoute et qui veut en savoir plus, du peuple qu'il a guéri et qui veut d'autres miracles. On ne sait pas leurs noms. Ils l'ont suivi comme un troupeau égaré. Ils sont nombreux, et perdus. Ils cherchent quelque chose mais ne savent pas quoi.

Jésus va parler longtemps, très longtemps. C'est ce qu'on appelle le « discours (ou le sermon) dans la plaine » (l'équivalent chez Matthieu s'appelle le « sermon sur la montagne »). C'est adressé à toute la foule, mais la différence entre la foule et les autres, c'est que les disciples ont été appelés. C'est comme si l'appel qui les avait distingués leur permettait de comprendre de quoi il s'agit. Car les « béatitudes », comme on les appelle souvent, ou les « bonheurs », selon les traductions, ne sont pas une philosophie destinée au monde, comme s'il suffisait d'appliquer ces quelques préceptes pour être heureux dans ce monde. Il ne s'agit pas du tout de ça ! Il s'agit de paroles destinées à ceux qui suivent Jésus, tout simplement. Des disciples.

Ca signifie que pour comprendre les béatitudes, il faut se mettre dans la peau des disciples. Il faut se souvenir que nous aussi, nous avons été appelés à suivre le Christ. Il faut se souvenir qu'il nous connaît par notre nom et que Dieu le Père nous confie à lui. Il ne faut jamais oublier que nous obéissons à son appel. Que cet appel nous rend capables de mettre notre fierté ailleurs qu'en nous-mêmes, ailleurs qu'en nos propres forces, notre propre intelligence, notre propre importance dans ce monde, tout simplement parce qu'un appel nous vient d'un autre que nous-même, un appel nous dit une promesse qui vient d'ailleurs que nous-même.

Voilà de quoi il s'agit : comme le disait Jérémie, « béni soit l'homme qui met sa confiance dans le Seigneur », et non en lui-même. Heureux celui, heureuse celle, qui sait accueillir en lui-même, en elle-même, le creux, le vide, l'absence qui ouvre à autre chose.

« Heureux êtes-vous, vous les pauvres, car le royaume de Dieu est à vous ! »

C'est pour aujourd'hui, c'est pour maintenant : il ne nous est pas demandé d'être riches, ni d'argent, ni de pouvoir, ni de savoir. Il nous est demandé au contraire d'accueillir en nous le creux, le vide, l'absence, l'attente. Il nous est demandé de reconnaître que ce qui a du prix n'est pas une possession mais un creux où naît une confiance. Et que c'est Dieu seul qui nous donne le royaume, comme un espace de liberté où vivre comme ses enfants. Mais « malheur pour vous, les riches, car vous tenez votre consolation » : pour ceux-là, le creux, le vide, l'absence a disparu, comblé par les richesses, et il n'y a plus de lieu où puisse résonner autre chose, il n'y a pas de place pour le don du Royaume.

« Heureux êtes-vous, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. » C'est une promesse à vivre dès maintenant : avoir faim, « avoir un creux », c'est attendre ce qui nous vient d'ailleurs, c'est avoir l'appétit ouvert !

« Heureux êtes-vous, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez ! » C'est une promesse et c'est pour maintenant : ne séchons pas nos larmes trop vite, pleurons vraiment car il ne s'agit pas d'être indifférents à nos prochains ni au malheur du monde, sachons simplement que ce n'est pas de nous que vient le pouvoir de consoler le monde... Nous sommes, avec nos prochains, en manque de consolation et d'espérance : n'oublions pas d'où elles nous viennent.

« Heureux êtes-vous lorsque les gens vous détestent, lorsqu'ils vous excluent, vous insultent et rejettent votre nom comme infâme, à cause du Fils de l'homme » : ne changez pas ce que vous êtes au regard de Dieu pour gagner l'assurance aux yeux des hommes... l'assurance qui vous manque, c'est en ce lieu secret que Dieu sème son espérance.

Ce qui fait la différence entre le chemin de bonheur et le chemin de malheur, ce n'est pas notre propre volonté : c'est ce creux en nous, où résonne une Parole.

Heureux, oui, heureux les disciples, car ce qu'ils ont reçu, c'est un vide au creux de leur être même : c'est un appel. Ils savent que tout est un don de Dieu, et qu'ils sont appelés à l'annoncer au monde. Parce qu'un disciple n'est pas seulement quelqu'un qui a été appelé hors du monde, dans le royaume de Dieu. C'est quelqu'un qui a été renvoyé dans le monde, pour annoncer le royaume de Dieu. Ils sont les deux à la fois : appelés, et envoyés. Et lorsque Jésus s'adresse à la foule avec les béatitudes, il leur dit : « Vous que j'ai appelés hors du monde ; vous que je renvoie dans le monde ; voici comment désormais vous vivrez dans le monde sans être du monde... vous serez bienheureux... ». Les béatitudes sont un chemin de vie avec le Christ qui nous a appelés et qui nous envoie : nous sommes son Église. Nous tous, nous sommes les héritiers des premiers disciples que Jésus a renvoyés dans la foule une fois qu'ils en étaient sortis.

Et pourtant je le sais bien, qu'une question nous taraude toujours, tous autant que nous sommes. Est-ce que nous sommes vraiment des disciples ? Est-ce que nous écoutons les béatitudes, ou est-ce que nous contemplons à bonne distance les quelques appelés en train d'écouter le maître ? Est-ce que, en tant que foule, nous attendons toujours plus de miracles et de belles paroles que nous ne comprenons pas ? ou est-ce que, en tant que disciples, nous répondons à un appel et nous sommes envoyés dans le monde, en prenant au sérieux

les béatitudes, la promesse d'un creux, d'un vide au cœur de notre vie, où le Royaume vient se nicher ?

Oh bien sûr, ils ne sont pas parfaits, ces pauvres disciples, les quatre évangiles ne se privent pas de nous le dire. Et finalement, c'est presque rassurant de le savoir, qu'ils ne sont pas parfaits. Ca donne un certain apaisement à la question qui est pourtant bien urgente : sommes-nous la foule ? Ou sommes-nous les disciples ?

Vous n'êtes pas dans la foule. Vous êtes des disciples. Vous êtes l'Eglise. C'est vous, et personne d'autre, qui pouvez répondre à l'appel du Christ à être son Église.

Notre nature nous pousse à rester dans la foule. Mais Dieu ne se contente pas de ce que nous sommes : l'appel du Christ fait de nous des disciples. Dieu ne se contente pas de ce que nous sommes, c'est-à-dire la foule – il nous appelle à autre chose, à être des héritiers de la promesse, c'est-à-dire des appelés, des envoyés, de nouveaux prophètes. Des disciples, tout simplement.

AMEN.

Coordination nationale Evangélisation - Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr